



# L'autobiographique hors l'autobiographie : le cas du journal personnel

Françoise Simonet-Tenant

## ► To cite this version:

Françoise Simonet-Tenant. L'autobiographique hors l'autobiographie : le cas du journal personnel. Elseneur, Centre de Recherche Textes Histoire Langages, 2008, pp.61-77. <halshs-00650039>

**HAL Id: halshs-00650039**

**<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00650039>**

Submitted on 9 Dec 2011

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## L'autobiographique hors l'autobiographie : Le cas du journal personnel

Poser le cas du journal dans le cadre d'une réflexion sur « l'autobiographique hors l'autobiographie » implique certaines précautions. Une précision d'ordre historique tout d'abord. Le journal personnel n'a pas existé de tous temps : il existe certes des formes avant-courrières dès l'aube de la Renaissance – les chroniques, les journaux de voyage et les livres de bord, les livres de raison – mais le journal personnel à usage autobiographique apparaît plus tardivement. C'est en Angleterre, berceau de la *privacy*, que naît un texte essentiel, le plus souvent cité comme premier exemple de grand journal personnel : le journal de Samuel Peppeys tenu de 1660 à 1669. Néanmoins ce texte qui expose sans réserve la vie privée est dénué de tout souci introspectif : on est déjà très loin avec Peppeys de la sécheresse du livre de raison, mais il n'est pas encore question dans ce journal si extraverti d'écriture intime, où l'emportent le mouvement réflexif et la volonté d'auto-analyse, où le sujet écrivant se fait l'essentiel objet de son écriture. L'accession du journal à l'intimité ne se produit en France qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle. On observe qu'un grand mouvement vers l'intimité de l'écriture anime les scripteurs européens dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. Il est d'ailleurs intéressant sur ce point de tendre un parallèle entre l'évolution de la correspondance et celle du journal. C'est aussi au XVIII<sup>e</sup> siècle que se fait jour la volonté des épistoliers d'exprimer leur être singulier et que commence de s'exposer dans les lettres une intimité sentimentale et spirituelle qui, jusqu'alors, ne se livrait que par le biais de la fiction<sup>1</sup>. Autrement dit, pour la lettre comme pour le journal, l'aspect intime, qui nous paraît aller de soi, est pourtant le fruit d'une évolution et, pourrait-on dire, un caractère secondaire.

Si l'on se penche sur la poétique du journal intime, on repère aisément ce qui distingue le journal de l'autobiographie dans son sens strict, différence constitutive relevée par Philippe Lejeune dès *Le pacte autobiographique*<sup>2</sup>. La perspective est principalement rétrospective dans l'autobiographie, ce qui n'est pas le cas du journal. Le journal personnel, suite d'actes d'énonciation égrenés au cours de l'existence, est une perspective aveugle, s'écrivant sans recul sur le passé et avançant en tâtonnant vers l'avenir. Dans l'autobiographie, les faits et sentiments sont décantés et filtrés, composés dans le souci d'une reconstruction de l'existence, parfois ordonnée en destin. « Les critiques comme les diaristes observent que le journal n'est pas un récit. [...] L'absence d'événements saillants et surtout de structure narrative perceptible apparaît comme le caractère particulier de ce genre<sup>3</sup>. » Cette rapide comparaison nous conduit à nous poser deux questions complémentaires :

- Comment l'autobiographie peut-elle trouver sa place dans un énoncé fragmenté et aveugle ou comment le journal personnel permet-il en son sein la construction de véritables fragments autobiographiques ?
- Est-il dans le journal personnel une expression autobiographique qui lui serait spécifique, un propre de l'expression de soi qui serait caractéristique de l'écriture diariste ?

---

<sup>1</sup> Voir Brigitte Diaz, *L'épistolaire ou la pensée nomade*, PUF, 2002, p. 28-48.

<sup>2</sup> Voir Philippe Lejeune, *Le pacte autobiographique* [1975], Seuil, « Points », 1996, p. 14-15.

<sup>3</sup> Michel Braud, *La forme des jours*, Paris, Seuil, « Poétique », 2006, p. 141.

## Quand le journal se fait autobiographie....

### *La présence d'une écriture de bilan*

La tenue d'un journal favorise peut-être plus qu'on ne le croit une forme d'écriture-bilan. Le diariste est parfois amené à pratiquer une écriture synthétique, et le journal glisse alors vers la rétrospection d'assez longue portée, se rapprochant du récit autobiographique. Les bilans naissent dans des circonstances diverses, suscités par le début de l'écriture du journal ou par l'achèvement d'un cahier, par des dates-anniversaires, par le désir de combler les blancs du journal, par la relecture du diariste par lui-même.

Un bilan initial peut servir de tremplin à l'écriture journalière. Quand Catherine Pozzi commence en 1913 son journal d'adulte, après sept années d'interruption d'écriture journalière, elle résume les années qui ont précédé, comment elle en est venue à se marier et les difficultés conjugales qui ont suivi. Lorsque le jeune Ferdinand Alquié se décide non sans réticences à entamer un journal (« Rien n'est moins dans mon goût que d'écrire un journal<sup>4</sup>. »), il commence par la rédaction d'une autobiographie méthodique en huit points (A- Mes amis, B- Sexualité, C- Les femmes, D- La Nature, E- L'Art, F- La religion et la magie, G- Le sens du réel et de l'imaginaire, H- Conclusions), qu'il termine par un autoportrait dépréciatif où il insiste sur sa tristesse et son complexe d'infériorité.

Les bilans peuvent intervenir au cœur du journal quand ce dernier, pour diverses raisons, n'a pas été tenu pendant un certain laps de temps. Ils récapitulent alors les événements qui n'ont pas été mentionnés. Ils peuvent également naître du désir de faire le point à un moment de l'existence et de fixer une image du moi plus nette que celle du moi émietté délivrée par le journal. Catherine Pozzi multiplie ainsi dans son journal d'adulte les bilans intellectuels, moraux et affectifs : elle s'y plaît à broser le portrait de sa vie en ayant recours bien souvent à des phrases nominales au fort pouvoir de stylisation. « La jeunesse passée à courir vers l'amour, toujours aperçu, toujours reconnu autre. La soif. La curiosité. La vanité. Tard au moment où l'on devient femme, la révélation de la tâche, du but. Le travail décharné. Le bacille de Koch. Le génie contre le bacille. La voix cassée. La fortune. La mère. Un vieil ami. Le journal. La faillite, au seuil de l'absolu<sup>5</sup>. » La diariste aspire à surplomber le temps pour se donner l'illusion d'en avoir maîtrisé le cours et elle parvient à hausser une existence confuse au rang de destinée tragique.

La relecture du journal peut faciliter une position surplombante et laisser des traces sur le texte initial. Ainsi Henri-Pierre Roché, auteur des *Carnets* dans lesquels on trouve la matière autobiographique du roman bien connu *Jules et Jim*, relit du 31 décembre 1934 aux premiers jours de 1935 son journal tenu en 1921. Il dresse alors un résumé très circonstancié de l'année 1921, année de tourments sentimentaux où il a été partagé entre deux femmes, Helen et Mno. Le résumé permet d'accéder à une vue globalisante de l'année et met en évidence le recul que le narrateur a désormais sur certains événements de vie, tel un autobiographe :

– Je comprends un peu le drame, en 1935 : la sensibilité de H., la répercussion énorme qu'elle donne aux incidents qu'elle aurait pu tourner – et mon incompréhension du cœur de Mno et du cerveau de H. – ce que j'ai pu espérer qu'elles acceptent, pour moi si naturel, pour elles, et en fait si impossible<sup>6</sup>.

---

<sup>4</sup> Ferdinand Alquié, *Cahiers de jeunesse*, présentés par Paule Plouvier, Lausanne, L'Âge d'homme, 2003, p. 25.

<sup>5</sup> Catherine Pozzi, *Journal 1913-1934*, Paris, Ramsay, 1987, p. 96.

<sup>6</sup> Henri-Pierre Roché, *Carnets, 1920-1921*, André Dimanche Editeur, 1990, p. 140.

### ***Les journaux au service d'une construction autobiographique***

Épures d'un destin reconstruit, fruits d'une mémoire à distance, sélective et organisatrice, les bilans témoignent de l'effort pour construire l'image cohérente d'une individualité, voire pour ordonner la vie en destin.

Cela est particulièrement net quand le diariste s'emploie à mettre en évidence dans sa trajectoire un tournant de vie ou un événement fondateur de sa personnalité, repérage qui implique une posture rétrospective et reconstructive destinée à renforcer son identité et à consolider une certaine image de soi. Dans son *Carnet de notes 1980-1990*, Pierre Bergounioux livre, avec réserve et pudeur, dix années de sa vie : enseignant de collège dans l'Essonne, père de deux garçons, il se voue à l'érudition et reste fidèle aux passions de son enfance (la minéralogie, l'entomologie, la pêche pratiquées dans sa Corrèze natale). De cette vie austère, il donne l'acte fondateur, évoqué de manière récurrente :

Quatorze ans que le sentiment aigu, chronique de l'écoulement du temps m'a submergé et je ne parviens plus à imaginer que j'ai vécu autrement. C'est à Limoges que j'ai découvert l'urgente nécessité de m'amender en totalité et que ce qu'il me restait à vivre ne serait pas de trop, si même il suffisait<sup>7</sup>.

Je continue à lire avec la même avidité, la même tremblante fureur. Je serai, au moment de mourir, dans l'état où je suis entré, par une sorte de seconde naissance, à dix-sept ans<sup>8</sup>.

Je ne vivais, à vingt-cinq ans, que par et pour les livres. Je m'étais rendu aveugle et sourd, par violence, à la rumeur du mode, à ses chatolements. C'est il y a peu que j'ai percé des fenêtres dans la prison de papier où je m'étais enfermé à dix-sept ans, renoué avec la réalité extérieure dont je m'étais absenté<sup>9</sup>.

Ainsi se constitue l'image d'une réforme radicale, d'une naissance symbolique aux résonances cartésiennes. Ce « souci de connaître au-delà de l'utile, du raisonnable qui [I] a empoigné, à dix-sept ans<sup>10</sup> », ce coup d'état intime est également un acte de foi laïque, une croyance dans le salut par le savoir livresque.

La mise en évidence de la dimension rétrospective possible du journal, de ce point de contact entre l'autobiographie et le journal ne diminue en rien la spécificité de ce dernier, dans lequel l'expression de soi, articulée sur le calendrier, emprunte des formes spécifiques.

### **Quand le journal permet de se dire comme on ne peut pas se dire dans une autobiographie...**

Le journal personnel ne répond pas, tout du moins à l'origine de son écriture, à une volonté de publication, à la différence de l'autobiographie, ce qui peut conduire l'éditeur à toiletter le journal personnel pour que nettoyé, voire aseptisé, il passe mieux la rampe de sa transformation en livre. L'éditrice Claire Paulhan reconnaît ainsi l'infléchissement inévitable du texte initial : « Il s'agit de faire en sorte que le texte imprimé soit aussi lisible que possible, parfois même plus lisible qu'il n'a été laissé. Je cherche à supprimer la plupart des répétitions et des citations, sauf quand elles me paraissent signifier quelque chose de particulier<sup>11</sup>. » Les

---

<sup>7</sup> Pierre Bergounioux, *Carnet de notes 1980-1990*, Verdier, 2006, p. 8.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 9.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 51.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 20.

<sup>11</sup> Claire Paulhan, « "Pour mémoire". Notes d'une editrice » in *Le journal personnel*, sous la direction de Philippe Lejeune, Université Paris X, « Ritm », 1993, p. 224.

répétitions, relevées par l'éditrice, peuvent figurer au nombre des aspérités qui font le propre de l'écriture diariste, présentes dans le texte manuscrit et généralement estompées dans le texte publié. On critique ces aspérités car on se place dans la perspective – gauchie – de la publication du texte journalier, souvent rebelle à sa métamorphose en livre ; or elles constituent néanmoins, et à leur manière, un certain mode d'expression de soi inhabituel dans un récit autobiographique au sens strict, et il paraît donc intéressant de les analyser.

### ***Le trop-plein et le trop obscur***

Le journal personnel est une écriture à l'aveuglette, œuvre désœuvrée qui ne vise pas à faire œuvre, écriture qui ne compose pas mais qui dépose. Une telle pratique favorise la répétition, et le diariste n'y peut rien : le journal ne fait que refléter la profonde monotonie de la vie, inéluctablement répétitive, dont Valéry s'impatiente dans ses *Cahiers* :

Je suis né, à vingt ans, exaspéré par la répétition – c'est-à-dire contre la vie. Se lever, se rhabiller, manger, éliminer, se coucher – et toujours ces saisons, ces astres, – Et l'histoire ! –

su par cœur – –  
jusqu'à la folie...<sup>12</sup>

« Même dans [l]es journaux où la tension narrative est particulièrement forte, le retour des mêmes perceptions, des mêmes émotions, des mêmes actions au long des jours produit un effet de ressassement<sup>13</sup>. » Une illustration particulièrement spectaculaire en est le journal de Benjamin Constant. La période du 22 janvier 1804 au 8 mai 1805 est relatée sur deux supports, sous une forme développée dans un registre in-folio de 111 feuillets (22 janvier 1804-8 mai 1805) puis sous une forme abrégée et partiellement chiffrée dans un cahier de 36 feuillets de grand format (22 janvier 1804-27 décembre 1807). Benjamin Constant justifie la conversion à l'abrégé et au chiffré dans une note datée du 12 avril 1808 : « La mort de Mme Talma m'avait jeté dans un tel abattement qu'à dater de ce jour mon journal où j'avais retracé tous les détails de sa maladie et jugé quelques fois sévèrement son caractère me devint insupportable ; cependant, ne voulant pas l'interrompre complètement, j'imaginai de ne l'écrire que fort en abrégé et en grande partie en chiffres. Je le continuai comme cela jusqu'au 28 décembre 1807<sup>14</sup> »... Benjamin Constant fournit la clef de ce chiffrage :

- 1 signifie jouissance physique.
- 2 désir de rompre mon éternel lien dont il est si souvent question<sup>15</sup>.
- 3 retours à ce lien par des souvenirs ou quelque charme momentané.
- 4 travail.
- 5 discussions avec mon père.
- 6 attendrissement sur mon père.
- 7 projets de voyage.
- 8 projets de mariage.
- 9 fatigue de Mme Lindsay.
- 10 souvenirs doux et retours d'amour vers Mme Lindsay.
- 11 hésitation sur mes projets avec Mme Dutertre.
- 12 amour pour Mme Dutertre.
- 13 incertitude sur tout.
- 14 projet d'établissement à Dole pour rompre avec Biondetta.

---

<sup>12</sup> Paul Valéry, *Cahier I*, Paris, Gallimard, « la Pléiade », 1973, p. 175.

<sup>13</sup> Michel Braud, *op. cit.*, p. 154.

<sup>14</sup> Benjamin Constant, *Journaux intimes*, édition intégrale par Alfred Roulin et Charles Roth, Paris, Gallimard, 1952, p. 246.

<sup>15</sup> Il s'agit de la relation de Constant avec Mme de Staël, dite « Biondetta ».

- 15 projet d'établissement à Lausanne dans le même but.
- 16 projets de voyages outre-mer.
- 17 désirs de raccommodement avec quelques ennemis<sup>16</sup>.

Les chiffres, au retour plus éloquent qu'un long discours, rappellent les tourments lancinants du diariste et suscitent un effet contradictoire : ils rehaussent la dimension répétitive du journal mais estompent le caractère fastidieux de la répétition grâce à l'économie du chiffrage. Peut-être les journaux réussis sont-ils d'ailleurs ceux qui parviennent à sauver la répétition de l'ennui soit qu'ils trouvent, tel Constant, un moyen ingénieux pour répéter, soit que la répétition se combine à la variation en une subtile écriture fuguée. C'est le cas du journal d'Eugénie de Guérin où rien ne se passe que l'attente des signes épistolaires de son frère Maurice et l'observation des petits riens domestiques et atmosphériques. Ce sont les mêmes émotions et perceptions qui reviennent, mais Eugénie de Guérin renouvelle avec ingéniosité son expression pour capturer une sensation ténue et dilater une émotion.

La propension à l'écriture diariste à se répéter coexiste avec la tentation d'élaborer un langage privé insoucieux de toute volonté de communication, transparent seulement au scripteur. Aussi le lecteur éventuel est-il malmené, pris entre deux risques : celui de la lassitude ou de la saturation, engendrée par les répétitions, celui de l'incompréhension suscitée par l'élaboration d'un langage privé à seul usage du scripteur (place de l'implicite, accumulation de noms propres – le *name dropping*, tendance prisée jusqu'à la caricature par certains artistes contemporains, est pratiqué depuis fort longtemps par les diaristes ! –, élaboration d'une cryptographie). Un journal manuscrit résiste le plus souvent au lecteur non pas tant du fait de l'inavoué que de l'implicite. Celui-ci recouvre d'abord tout ce qu'il semblerait singulièrement incongru de formuler dans le cadre d'une écriture de soi et pour soi, tant cela est familier au diariste et s'impose comme une évidence. C'est d'ailleurs pour cette raison que les diaristes n'éprouvent pas le besoin d'identifier et de situer les personnes évoquées. Quand les noms propres se multiplient et que ces noms sont lettre morte pour le lecteur, le texte peut devenir d'accès difficile et ce d'autant plus quand les diaristes, tel Henri-Pierre Roché, ont le goût du surnom, quasi-travestissement, et qu'une seule femme, prénommée Germaine, est également appelée Mno, Meno, Harmonie, Fidélité, Lilith, 17... Seul l'éclaircissement éditorial apporté par un appareil critique permet alors de conférer au texte une réelle lisibilité. L'implicite peut également désigner ce qui est sous-jacent au texte inscrit : « l'écriture intime sert de *signe mnémorique* à celui qui écrit, "comme cela je me souviendrai" – mais d'*autre chose* que ce qui est écrit : toute page d'écriture tient en suspens, mais pour celui seul qui l'a écrit toute une "référence" à laquelle lui-même d'ailleurs n'a accès que par là, et qui est nulle pour tout autre lecteur<sup>17</sup>. » Le souci de se constituer une parole privée peut aller jusqu'à l'élaboration d'un code : abréviations, recours aux alphabets étrangers ou aux langues étrangères, écriture en miroir ou écriture inversée (c'est, par exemple, à une variante du verlan que s'adonne Adèle Hugo, seconde fille du poète, dans son journal, tenu de 1852 à 1862)..., les ressources sont multiples. Dans la lignée de Benjamin Constant, Henri-Pierre Roché se constitue lui aussi son codage, avec une double intention probable : gagner en rapidité d'écriture pour évoquer des expériences sexuelles à répétition et créer pour ce qui constitue le noyau dur de son journal – les relations avec les femmes – une manière d'idiolecte dans « une volonté d'*infléchir* la langue vers une proximité plus grande à soi-même<sup>18</sup>. » L'éditeur a pris le soin en tête du journal d'explicitier le code amoureux d'Henri-Pierre Roché où sont combinés l'usage de l'abréviation et le recours à l'anglais :

sp. ou spend : jouir, orgasme

<sup>16</sup> Benjamin Constant, *op.cit.*, p. 246-247.

<sup>17</sup> Philippe Lejeune, *Signes de vie- Le pacte autobiographique 2*, Paris, Seuil, 2005, p. 66.

<sup>18</sup> Éric Marty, *L'écriture du jour*, Paris, Seuil, 1985, p. 187.

p.f. : petite femme (sexe féminin)  
k.p.f. : kiss p.f.  
t.p.f. : touch p. f.  
p.h. : petit home (sexe masculin)  
k.p.h. : kiss p.h.  
t.p.h. : touch p.h.  
love shleep ou love shl. : contamination de love sleep (anglais) et loveschlaf  
(hybride d'allemand) : sommeil d'amour<sup>19</sup>

L'application du code au sein du journal suscite chez le lecteur un certain effet de vertige jusqu'à l'acquisition de la maîtrise de cet idiolecte :

A l'aurore elle vient dans mon lit – son pyjama rouge – sans pantalon – étreinte, gaîté, rires, grande caresse p.f. puis invinciblement, malgré nous, p.h. en elle, si heureux, jusque elle sp. Et vite le « god » en retraite. Elle voit le docteur cet après-midi<sup>20</sup>.

### ***L'insignifiant et le dérisoire***

L'écriture diariste revendique sa myopie, son intérêt pour un certain intime dérisoire et les inscriptions ténues de petits faits vrais : notations météorologiques, matérielles, comptables (argent dépensé, nombre d'amis vus, de lettres envoyées ou reçues, de coups de téléphone, de cigarettes fumées, courbe du poids...), enregistrement des activités quotidiennes (travail, rencontres, loisirs, activités érotiques...). Eric Marty, dans l'essai qu'il consacre au journal d'André Gide, distingue « l'Intime de surface et l'Intime de profondeur ». Il rappelle à juste titre que le journal ne délivre pas seulement « des secrets essentiels de la vie, mais lâche aussi au compte-gouttes – le goutte-à-goutte du quotidien – des riens, des petits riens qui sont néanmoins aussi constitutifs du sujet. Les premiers inscrivent une étrangeté, une impénétrabilité, les autres sont familiers, ils sont le *trop familier*<sup>21</sup>. » L'écriture diariste ne hiérarchise pas et mêle le trivial au spirituel, n'entendant pas livrer une représentation du sujet mais permettant une présence à soi et une relation active du sujet à son présent.

L'insignifiance prétendue des journaux personnels leur fut beaucoup reprochée : que l'on songe aux stigmatisations de Caillois et de Blanchot. Dans divers articles, écrits en 1946, rassemblés et publiés dans *Chroniques de Babel*, Caillois critique violemment le journal personnel : « C'est le goût du document humain qui pousse à confier au papier la moindre action, la moindre idée. Mais cette poussière de confidences demeure sans portée et d'une extrême minceur en tout cas<sup>22</sup>. » Quelques dix années plus tard, sous la plume de Blanchot, le journal souffre toujours de discrédit, et sa littéarité est niée. « Le journal est l'ancre qui racle contre le fond du quotidien et s'accroche aux aspérités de la vanité<sup>23</sup>. »

Il est néanmoins une valeur de l'apparemment insignifiant, et des lecteurs pour être sensibles aux détails infimes.

Les journaux<sup>24</sup> parlent de tout, sauf du journalier. Les journaux m'ennuient, ils ne m'apprennent rien ; ce qu'ils racontent ne me concerne pas, ne m'interroge pas et ne répond pas davantage aux questions que je pose ou que je voudrais poser.

Ce qui se passe vraiment, ce que nous vivons, le reste, tout le reste, où est-il ? Ce qui se passe chaque jour, le banal, le quotidien, l'évident, le commun, l'ordinaire,

---

<sup>19</sup> Henri -Pierre Roché, *op.cit.*, « Principales abréviations et noms de code » (page non numérotée).

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 80.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 158.

<sup>22</sup> Roger Caillois, *Chroniques de Babel*, Paris, Denoël-Gonthier, 1981, p. 98.

<sup>23</sup> Maurice Blanchot, *Le livre à venir*, Paris, Gallimard, 1959, p. 227.

<sup>24</sup> Georges Perec parle ici de la presse périodique.

l'infra-ordinaire, le bruit de fond, l'habituel, comment en rendre compte, comment l'interroger, comment le décrire <sup>25</sup>?

D'une certaine manière la pratique des diaristes est une réponse aux attentes de George Perec et lui-même se convertit au diarisme, exacerbant par des tentatives mono-thématiques (d'aucuns diraient mono-maniaques), le caractère « infra-ordinaire » de l'écriture journalière. Ainsi il note sur son agenda en 1974 le menu de chaque dîner et livre un classement catégoriel du contenu des 365 dîners de l'année dans une « Tentative d'inventaire des aliments liquides et solides que j'ai ingurgités au cours de l'année mil neuf cent soixante-quatorze<sup>26</sup>. » Sans doute ces pratiques perecquiennes ont-elles une dimension oulipienne ; cependant si l'on peut y voir l'esprit de jeu et de performance, on y devine également l'angoisse éprouvée devant l'évanouissement continu du réel. C'est une même angoisse, teintée de nostalgie, qui dicte à Alix Cléo Roubaud la notation suivante, qui pourrait figurer comme l'amorce d'un manifeste en faveur de l'écriture diariste : « Je te disais que seuls vieillissent les sentiments abstraits et les notes générales et je me disais que toutes ces années il aurait fallu noter la couleur du ciel, le dîner, le sommeil, les activités<sup>27</sup>. » Les notes ténues et immotivées, loin de décourager le lecteur, peuvent le captiver. C'est l'expérience dont rend compte Matthieu Galey, surpris lui-même de constater son irrésistible intérêt pour le journal de Gide :

Il faut encore un article sur la naissance de la NRF. Je me plonge dans *Éveils* de Schlumberger, que je n'avais pas lu, dans le *Journal* de Gide, les correspondances. Tout un monde surgit, enthousiaste, résolu, passionné. Et complètement différent du nôtre. Des gens qui croyaient à ce qu'ils faisaient, à ce qu'ils étaient. Jusqu'au ridicule.

Qui oserait écrire aujourd'hui : « Le temps est à la pluie de nouveau : mon mal de tête, ce matin, n'a sans doute pas d'autre cause. Hier matin, après des semaines de pluie, il a fait beau : aussitôt je me suis senti mieux. » A part la bonne utilisation de la ponctuation, deux fois répétée, quel intérêt ? Mais on le lit – je le lis – trois quarts de siècle plus tard... C'est tout de même Gide qui avait raison<sup>28</sup>.

### *L'intime physiologique*

La façon dont l'écriture diariste rend compte du corps me semble constituer un excellent exemple de ce rapport privilégié de l'écriture diariste avec la répétition d'une part, avec l'inscription ténue de l'insignifiance d'autre part. L'intime sexuel est présent dans le journal ou tout du moins dans certains journaux comme il est présent dans certaines autobiographies : ni plus, sans doute, ni moins. Les maladies graves, voire spectaculaires, sont également présentes dans les deux formes d'écriture autobiographique. Mais il est un intime physiologique qui ne peut s'exprimer véritablement que dans le journal : celui des tracés physiques récurrents – bien loin des souffrances spectaculaires qui peuvent être théâtralisées, celles qui changent un destin et dont l'énoncé se charge de pathétique. Le journal est l'écriture des maux quotidiens, discrets et obsédants, des ces maux-compagnons dont on ne sait plus quelle est, en eux, la part de l'organique ou du psychique. Ils ne sont pas, comme les maladies vraiment « sérieuses », des intrus, des ennemis extérieurs qui vous attaquent ou vous colonisent ; ils sont les petits monstres familiers tellement intégrés au quotidien qu'ils méritent le nom de maux intimes.

Le journal intime, né à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, en plein épanouissement au XIX<sup>e</sup> siècle, repose sur un enregistrement de soi qui s'accorde à certaines préoccupations philosophiques de l'époque, comme celles des Idéologues. Ces derniers, héritiers de Condillac, tel Lancelin, préconisent l'observation de soi par soi : se rappeler les actions et les sensations quotidiennes

---

<sup>25</sup> George Perec, *L'infra-ordinaire*, Seuil, 1989, p. 10-11.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 97-106.

<sup>27</sup> Alix Cléo Roubaud, *Journal 1979-1983*, Paris, Seuil, « Fiction & Cie », 1984, p. 23.

<sup>28</sup> Matthieu Galey, *Journal II 1974-1986*, Paris, Grasset, 1898, p. 41.



et en tenir registre pour être capable de retracer les changements de l'âme et du corps de même que le thermomètre, le baromètre et l'hygromètre permettent de représenter les variations de l'atmosphère. L'analogie météorologique (déjà présente chez Rousseau<sup>29</sup>) prend tout son sens quand on se souvient que les Idéologues soulignent la nécessité de lier l'étude des faits psychiques à la physiologie et portent une vive attention à l'ensemble des sensations organiques, dénommé « cénesthésie ». Se trouve valorisé « un certain mode d'écoute du corps, qui n'est plus le nôtre. Inspiré par la persistance d'un néohippocratismes vulgarisé qui souligne les effets de l'air, de l'eau et de la température, l'individu guette l'influence du temps et de la saison sur l'aisance et le rythme de la respiration, sur l'intensité du rhumatisme ou la stabilité de l'humeur ; ainsi se développe une sorte de météorologie interne de l' "âme". De la même manière s'entretient une écoute attentive du déroulement des fonctions organiques et de leur répercussion sur le mental<sup>30</sup>. » On trouve cette écoute attentive du corps, relayée par l'écriture, chez maints diaristes : c'est particulièrement vrai des diaristes du XIX<sup>e</sup> siècle et du début du XX<sup>e</sup> siècle ; c'est peut-être moins systématique dans les journaux plus récents. Les maux les plus fréquemment relevés dans les journaux sont les malaises digestifs divers (Pepys, déjà, déplorait souvent d' « être gonflé de vents<sup>31</sup>»), les troubles de la voix et la migraine. Il est les journaux, tel celui d'Eugène Delacroix, traversés par l'expression quasi-constante d'un mal-être physique (exprimé par les termes « malaise », « mal disposé » et « malentrain » qui surviennent le plus souvent au début des entrées et qui sont succinctement commentés). Dans ce journal avare en confidences, l'expression répétitive du malaise ne s'accompagne pas d'une exploration de ses causes, mais le lecteur peut y deviner l'indice d'un tempérament mélancolique dont le peintre ne se cache d'ailleurs pas. Faisant allusion à la fille de Charles Nodier, il constate : « Elle est atteinte de *noirs*, comme moi ; je vois que je ne suis pas le seul<sup>32</sup>. » L'inscription de la douleur ou du malaise suit deux modes selon les diaristes : certains se contentent de mentionner l'état pathologique telle une donnée brute (c'est généralement le cas de Delacroix), d'autres accompagnent la mention d'un effort d'élucidation, de description ou de contextualisation. C'est sur ce dernier mode que Gide traite de la migraine dans son journal :

Ce matin j'ai la tête cassée. Il faut bien toute la joie de ce temps splendide pour me remettre<sup>33</sup>.

La violence de cette émotion m'avait comme terrassé ; je ressentis, en rentrant, un assez fort mal de tête, et, dès après le dîner, accablé de sommeil, m'en allai me coucher<sup>34</sup>.

Mal à la tête ; sorte d'écran entre moi et les *pensées*<sup>35</sup>.

Fatigue et mal de tête constants. Ce matin, dès l'éveil, pluie fine. Le ciel est uniformément gris, sans plus d'azur ni de rayons qu'il n'y en a dans ma pensée<sup>36</sup>.

Matinée tout occupée à amadouer une forte migraine, que j'ai traînée tout le jour d'hier et qui ne m'a guère laissé dormir de la nuit<sup>37</sup>.

Il pleut. J'ai mal à la tête. Mon cœur bat faiblement. Je me sens vieux<sup>38</sup>.

---

<sup>29</sup> Voir la « Première promenade » des *Réveries d'un promeneur solitaire*.

<sup>30</sup> Alain Corbin, « Coulisseries » in *Histoire de la vie privée*, t. 4, sous la direction de Michelle Perrot, Paris, Seuil [1988], « Points », 1999, p. 405-406.

<sup>31</sup> Samuel Pepys, *Journal*, Paris, Mercure de France, « Le Temps retrouvé », 1987, p. 293.

<sup>32</sup> Eugène Delacroix, *Journal 1822-1863*, Paris, Plon, 1996, p. 179.

<sup>33</sup> André Gide, *Journal 1889-1939*, Paris, Gallimard, « la Pléiade », 1951, p. 202.

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 216.

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 221.

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 562.

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 1058.

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 1073.

Pourrait-on avancer que Gide, pratiquant une véritable « autopathographie <sup>39</sup> », est encore homme du XIX<sup>e</sup> siècle ? Le diariste, qui se reconnaît à la merci « de tous les changements d'humeur et de froncements de Jupiter <sup>40</sup> », met en évidence les relations de la migraine et d'un état météorologique et psychique, les stratégies mises en place pour ruser avec elle, les effets produits par l'état migraineux : épuisement et cerveau ennuagé qui donne l'impression d'être à distance de son intelligence. Pour les familiers de ce trouble inguérissable, la saisie intime et exploratoire à laquelle Gide s'emploie ne paraît nullement périmée, mais rappelle tous les enseignements que l'on peut tirer d'une connaissance réflexive et expérimentale du sujet souffrant. Henri-Pierre Roché, lui aussi diariste migraineux, en rend compte de manière sensiblement différente :

Justement le soir en me couchant, puis tout lundi, j'ai une migraine : est-ce l'idée du départ ? Ou aussi l'admirable repos détente que j'ai eu chez elle et qui amène cette crise de désempoisonnement après mes fatigues passées <sup>41</sup> ?

Matinée love – paresse – je lunch avec Schott : amis puis Bobann – puis shopping Hln. – un peu headache – elle me « soigne » – le café des « bandits » – je ne l'y suis pas – « Baron » <sup>42</sup>.

Un peu headache – work et sleep au lit jusque 5 h <sup>43</sup>.

Je vais chez Adler, avec un commencement de migraine. Travail. – Lecture d'un document important. – 5 h. Je m'assieds seul derrière la grande fontaine du Stachus, migraine se déclare. Je reste près d'une heure à regarder l'eau jaillissante. – Tram, gare, petit train, je m'y endors, manque de passer notre station, titube jusqu'à la villa, avale du sulfate de soude, le vomis violemment, donne des nouvelles d'Hln, me jette au lit, m'endors <sup>44</sup>.

Disparue l'évocation des conditions météorologiques ; quant au rapport de l'état migraineux avec les variations de tension psychique, ce n'est qu'une hypothèse. Henri Pierre Roché, dont le journal est rédigé (de façon plus ou moins développée selon les circonstances) à partir des notes télégraphiques prises dans ses agendas, traite de l'état migraineux (souvent désigné par le substantif anglais « *headache* ») de la manière dont il aborde l'essentiel des sujets : il commente très peu et se contente de noter ce qui a eu lieu. Mentionner les maux de tête dans le journal, c'est sans doute inscrire les journées répétitives mais toujours étranges, où l'on est aux prises avec un mal aussi ordinaire qu'obsédant et incompréhensible comme si l'on était à l'écart de soi-même – la migraine est-elle « une manière de [se] diviser <sup>45</sup> » ?, s'interrogeait Barthes. C'est également se soulager à part soi d'une souffrance, longtemps tournée en dérision et peu prise au sérieux – « l'attribut mythologique de la femme bourgeoise et de l'homme de lettres <sup>46</sup> » –, en la couchant dans un espace d'écriture libre de toute pression et jugement sociaux. Nommer la part souffrante, rebelle et insaisissable de soi-même manifeste peut-être un effort pour l'« amadouer » (selon l'expression gidienne) tant la migraine prend parfois la figure d'une malédiction comme en témoigne la réflexion d'Henri Pierre Roché sur la part génétique de cette pathologie :

---

<sup>39</sup> L'expression est de Thomas G. Couser (« Autopathography : Women, Illness and Lifewriting », *a/b : Auto/Biography Studies*, vol. 6, n°1, Spring 1991, p. 65-75).

<sup>40</sup> André Gide, *op. cit.*, p. 1084.

<sup>41</sup> Henri-Pierre Roché, *op. cit.*, p. 16.

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 83.

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 127.

<sup>44</sup> *Ibid.*, p. 351.

<sup>45</sup> Roland Barthes par Roland Barthes, Paris, Seuil, « Ecrivains de toujours », 1975, p. 128.

<sup>46</sup> *Ibid.*

De là chez Léonce Rosenberg – de là chez Quinn hôtel Carlton, 6 h. – il fait ses malles dans sa chambre – je me laisse entraîner à dîner avec eux, et soudain je regrette profondément le balcon de Mno où j’aurais pu dîner ce soir – je n’arrive chez elle qu’à 9h. 30 – elle est couchée, a eu un peu migraine, ne l’a plus : pas faire fils à elle – mais son sourire posé, modeste, sa précision d’esprit, sa modération – ce petit eût un cerveau doux comme un fruit de France – mais des migraines – c’est parce que je l’aime que je veux les lui éviter en ne le faisant pas – que la vie est difficile <sup>47</sup>!

« C’est à la cime même du particulier qu’éclôt le général<sup>48</sup>. » La belle formule de Proust, dans une lettre à Daniel Halévy de juillet 1919, pourrait s’appliquer au journal personnel. Ce dernier, dévolu, semble-t-il, à la saisie du ténu, de la poussière quotidienne, des défaillances du corps, de l’infra-ordinaire individuel paraît, à d’aucuns, le lieu de l’inessentiel autobiographique. Encore cet inessentiel est-il justement ce qui tisse nos jours et nos nuits : l’écrire, c’est verbaliser l’insignifiance qui fonde nos existences et éprouver de façon plus aiguë, en redoublant la vie par l’écriture, le sentiment d’exister ; le lire, c’est non seulement retrouver un individu particulier mais sonder, une fois encore, l’expérience d’être humain car le plus intime et le plus dérisoire est aussi ce qui nous est le plus commun et le plus opaque.

Françoise Simonet-Tenant  
Université Paris 13, CENEL

---

<sup>47</sup> Henri-Pierre Roché, *op. cit.*, p. 299.

<sup>48</sup> Marcel Proust, *Choix de lettres*, présentées et datées Par Philippe Kolb, Paris, Plon, 1965, p. 216.